

Le 22 septembre 2001, Jacques Derrida reçut de la ville de Francfort le prix Theodor-W.-Adorno. Fondé en 1977, attribué tous les trois ans, déjà décerné à Habermas, Boulez, Godard, il récompense des œuvres qui, dans l'esprit de l'école de Francfort, traversent les domaines de la philosophie, des sciences sociales et des arts (musique, littérature, peinture, architecture, théâtre, cinéma, etc.).

Le discours de Jacques Derrida fut lu en allemand pour les premier et dernier paragraphes. Il avait été écrit et traduit dès le mois d'août. Les références au 11 septembre furent donc ajoutées le jour de la cérémonie.

Madame le maire, monsieur le consul général, cher professeur Waldenfels, chers collègues, chers amis,

Je vous en demande pardon, je m'appête à vous saluer et à vous remercier dans ma langue. La langue sera d'ailleurs mon sujet : la langue de l'autre, la langue de l'hôte, la langue de l'étranger, voire de l'immigrant, de l'émigré ou de l'exilé. Qu'est-ce qu'une politique responsable fera du pluriel et du singulier, à commencer par les différences entre les langues dans l'Europe de demain et, à l'exemple de l'Europe, dans la mondialisation en cours ? Dans ce qu'on appelle, de façon de plus en plus douteuse, la mondialisation, nous nous trouvons en effet au bord de guerres qui sont moins que jamais, depuis

le 11 septembre, sûres de leur langue, de leur sens et de leur nom.

En exergue à ce modeste et sobre témoignage de reconnaissance, permettez-moi de lire d'abord une phrase que Walter Benjamin, un jour, une nuit, rêva, lui, *en français*. Il la confia *en français* à Gretel Adorno, dans une lettre qu'il lui adressa le 12 octobre 1939¹, depuis la Nièvre où il se trouvait interné. Cela s'appelait alors en France un « camp de travailleurs volontaires ». Dans son rêve, qui fut, à l'en croire, euphorique, Benjamin se dit ceci, en français donc : « Il s'agissait de changer en fichu une poésie. » Et il traduit : « *Es handelte sich darum, aus*

1. Cette lettre a été publiée deux fois en France (en français, donc, dans sa langue d'origine). D'une part dans la *Correspondance* de Walter Benjamin, édition établie et annotée par G. Scholem et Th. W. Adorno, t. II, 1929-1940, traduite par Guy Petitdemange, Aubier-Montaigne, 1979, p. 307-309. D'autre part dans les *Écrits français* de Walter Benjamin, présentés et traduits par J. M. Monnoyer, Gallimard, 1991, p. 316-318. Benjamin semble avoir noté ce rêve pour lui-même, dans une version identique pour l'essentiel à celle de la lettre à Gretel Adorno, mais parfois légèrement différente dans la grammaire ou la lettre de certaines formulations. Cette version est publiée dans les *Autobiographische Schriften*, vol. VI, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1980, p. 540-542.

einem Gedicht ein Halstuch zu machen. » Tout à l'heure, nous caresserons ce « fichu », cette écharpe ou ce foulard. Nous y discernerons telle lettre de l'alphabet que Benjamin crut y reconnaître en rêve. Et « fichu », nous y viendrons aussi, ce n'est pas n'importe quel mot français pour dire écharpe, châle ou foulard de femme.

Rêve-t-on toujours dans son lit ? et la nuit ? Est-on responsable de ses rêves ? Peut-on en répondre ? Supposez que je rêve. Mon rêve serait heureux, comme celui de Benjamin.

En ce moment même, m'adressant à vous, debout, les yeux ouverts, m'apprêtant à vous remercier du fond du cœur, avec les gestes *unheimlich* ou spectraux d'un somnambule, voire d'un brigand venu mettre la main sur un prix qui ne lui était pas destiné, tout se passerait donc *comme si* j'étais en train de rêver. De l'avouer même : en vérité, je vous le dis, en vous saluant avec gratitude, je crois rêver. Même si le brigand ou le contrebandier ne mérite pas ce qui lui arrive, comme dans

un récit de Kafka, le mauvais élève qui se croit appelé, tel Abraham, à la place du premier de la classe, son rêve paraît heureux. Comme moi.

Entre rêver et croire qu'on rêve, quelle est la différence ? Et d'abord qui a le droit de poser cette question ? Est-ce le rêveur plongé dans l'expérience de sa nuit ou le réveur à son réveil ? Un rêveur saurait-il d'ailleurs parler de son rêve sans se réveiller ? Saurait-il nommer le rêve en général ? Saurait-il l'analyser de façon juste et même se servir du mot « rêve » à bon escient sans interrompre et trahir, oui, *trahir* le sommeil ?

J'imagine ici deux réponses. Celle du philosophe serait fermement « non » : on ne peut tenir un discours sérieux et responsable sur le rêve, personne ne saurait même raconter un rêve sans s'éveiller. Cette réponse *négative*, dont on pourrait donner mille exemples de Platon à Husserl, je crois qu'elle définit peut-être l'essence de la philosophie. Ce « non » lie la responsabilité du philosophe à l'impératif rationnel de la veille, du moi souverain, de la conscience

vigilante. Qu'est-ce que la philosophie, pour le philosophe ? L'éveil et le réveil. Tout autre, mais non moins responsable, serait peut-être la réponse du poète, de l'écrivain ou de l'essayiste, du musicien, du peintre, du scénariste de théâtre ou de cinéma. Voire du psychanalyste. Ils ne diraient pas *non* mais *oui, peut-être, parfois*. Ils diraient *oui, peut-être parfois*. Ils acquiesceraient à l'événement, à son exceptionnelle singularité : oui, peut-être peut-on croire et avouer qu'on rêve sans se réveiller ; oui, il n'est pas impossible, parfois, de dire, en dormant, les yeux fermés ou grands ouverts, quelque chose comme une vérité du rêve, un sens et une raison du rêve qui mérite de ne pas sombrer dans la nuit du néant.

Quant à cette lucidité, cette lumière, cette *Aufklärung* d'un discours rêveur sur le rêve, j'aime justement penser à Adorno. J'admire et j'aime en Adorno quelqu'un qui n'a cessé d'hésiter entre le « non » du philosophe et le « oui, peut-être, parfois cela arrive » du poète, de l'écrivain ou de l'essayiste, du musicien, du peintre, du